Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 32

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185875

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-huitième année. N° 32 Samedi 7 Août 1880.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedi.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes [illegible] au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à [illegible], — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 8 août 1880.

— Quel temps ! pauvres gens, que je les plains ! — Il en tombe comme si on la versait ; c'est fini, la fête est manquée ! — Que c'est pourtant fâcheux ! tant de frais, tant de sacrifices ; c'était si bien organisé ! Ils doivent être consternés ; c'est un vrai deuil, une calamité !

Voilà ce que nous entendions dans toutes les bouches, dimanche, lundi, mardi.

Epris de pitié et de commisération, nous avons voulu visiter cette ville éprouvée, cette population si cruellement frappée. Nous sommes partis pour Yverdon.

En descendant du train, nous prîmes l'air qui convient en telle circonstance ; nous composâmes notre figure comme on le fait ordinairement par respect pour les situations graves et pour se mettre à l'unisson des cœurs affligés.

Mais quelle étrange surprise ! Un instant suffit pour nous convaincre que c'étaient au contraire nos braves amis d'Yverdon qui avaient souci de nous, de nos inquiétudes et qui cherchaient à nous remettre de nos émotions.

Tout est gracieux, tout est coquettement paré dans cette petite ville, qui accueille ses visiteurs avec la plus aimable cordialité. On a gratté les murs, badigeonné les fontaines ; on a reverni les volets, brossé les corniches, lavé les devantures et les enseignes, guirlandé les rues et les monuments où flottent des milliers de drapeaux et de banderolles : c'est une toilette à fond.

La place de fête encadrée de belles avenues ombragées et de baraques de toutes formes, ornées de décors variés, offre un coup d'œil ravissant, qui augmente encore de charme à la lueur des lampions.

La cantine, le pavillon des prix, le stand, rivalisent de simplicité et de goût. Jamais fête mieux ordonnée et d'un aspect général plus agréable.

Et puis il faut dîner sous la cantine. Nous trouvons là, nous autres Lausannois, certaines choses auxquelles nous ne sommes point habitués : Un service rapide, fait sans bruit et sans embarras ; des mets chauds et bien apprêtés, des vins parfaits, des couverts d'une excessive propreté et des prix raisonnables. Décidément, M. Bourgeois gâte ses convives. N'importe, après cette campagne, sa réputation sera faite et bien méritée ; puisse-t-il lui en revenir quelques justes bénéfices.

Jeudi, c'était le jour dit officiel. Il n'y a pas eu trop de discours et ce n'est point un mal, car si on en abuse, on court toujours le risque de promettre plus qu'on ne peut tenir. Et d'ailleurs qui pourrait rester de longues heures à écouter des orateurs quelque éloquents et quelque bien intentionnés qu'ils soient, quand il y a tant de jolies choses à visiter dans Yverdon et sur sa place de fête, tant de vie et d'animation au stand, dont les cibles se détachent si nettement et sourient là-bas sur le bleu du lac, avec les pentes si riantes, si pittoresques du Jura au fond du tableau.

Que le soleil brille ou que le ciel s'assombrisse, allez visiter notre joli tir cantonal, allez-y nombreux demain dimanche ; allez voir comment les Yverdonnois savent organiser ces réjouissances patriotiques et accueillir leurs concitoyens.

La Société vaudoise d'agriculture nous prépare une de ces fêtes rares, utiles et pleines d'intérêt pour tous. Sa septième exposition horticole s'ouvrira le 23 septembre prochain sur la belle promenade de Derrière-Bourg, qui, outre les aménagements qu'elle recevra, offre de beaux ombrages, un magnifique panorama et un kiosque pour les orchestres de la ville qui s'y feront entendre chaque jour. Nous ne doutons pas du succès de cette exposition, une des plus belles qu'ait organisée la Société d'horticulture, et qui sera accessible non-seulement aux produits du pays, mais à ceux de l'étranger.

Les amateurs qui se proposent d'exposer peuvent se faire inscrire jusqu'au 25 courant, Palud 13, à Lausanne.

L'exposition durera cinq jours, du 23 au 27 et sera ouverte au public de 7 heures du matin à 7 heures du soir.

A propos de la fête du 14 juillet et de la distribution des nouveaux drapeaux aux troupes françaises, M. Eugène Chavette a écrit les spirituelles

réflexions qu'on va lire, et que nous empruntons au *Petit Marseillais :*

On va distribuer des drapeaux !

Et malgré moi, cette fête prochaine m'attriste, car elle me rappelle une autre distribution de drapeaux à une époque où j'avais trente-deux années de moins... et un bonnet à poils !

Bien peu de mes contemporains doivent se souvenir de la fête du 20 avril 1848.

Le gouvernement provisoire avait eu aussi l'idée de distribuer des drapeaux à l'armée et à la garde nationale en ce jour qu'on baptisa du nom de *Fête de la Fraternité.*

Seulement, avant de distribuer des drapeaux, on avait commencé par distribuer des fusils à qui en avait voulu venir chercher un à sa mairie.

Que de fusils, ce jour là, grands dieux ! La file s'étendait de Bercy à l'Arc de l'Etoile, où se tenait le gouvernement provisoire, grave et... fatigué, car il avait eu d'abord à vider la question ardue de savoir s'il porterait l'écharpe tricolore en sautoir ou s'il se l'appliquerait sur le ventre. — Disons tout de suite que le ventre n'eut pas gain de cause.

Oh ! oui, que de fusils ont pris l'air en ce jour, qui était un jeudi-saint. — *Dix lieues de baïonnettes !* disait le lendemain un journal dont l'enthousiasme ne se rendait pas bien compte de la distance entre Bercy et l'Arc de l'Etoile.

Il est vrai qu'à pas mal de ces baïonnettes étaient enfilés des pains, des cervelas, des jambonneaux, qui égayaient ce que pouvait avoir de trop imposant cette forêt de lardoires à viande humaine.

Nous étions 400,000 hommes à cette promenade de Longchamp d'un nouveau genre, à cette *fête de la Fraternité*, où l'on beuglait à l'envie : Vive la ligne ! Vive la garde nationale ! — C'était fini ; on pouvait s'embrasser ; l'ère de la concorde s'ouvrait ; tous frères ! — *La colombe peut sortir de l'arche !* annonça le lendemain un journal qui, pour ne pas avoir l'air trop officieux, tança vertement le gouvernement provisoire de ne s'être pas mis l'écharpe tricolore sur le ventre.

Ce fut là, j'ose l'avancer, la dernière grande journée de la garde nationale ; car, pour la dernière fois, elle y exhiba ses bonnets à poils.

O mon bonnet à poils ! je l'avais acheté chez un fourreur de la rue Vivienne, qui, pour me le vendre plus cher, m'affirma que l'ours, dont la fourrure allait parer ma tête, avait été tué par Nicolas, le czar de toutes les Russies.

Que c'était donc beau le bonnet à poils ! Beau et incommode !... tellement incommode que j'avais pris l'habitude de le porter sous mon bras, ce qui excitait l'indignation de toute ma compagnie ...par laquelle j'étais traité avec cette considération particulière qui est vouée aux brebis galeuses, attendu que, même en raisonnant, je n'avais pu me résoudre à prendre la garde nationale au sérieux.

Et, pour mon malheur, j'étais tombé dans une compagnie où chacun avait à cœur d'être encore plus soldat que dans la ligne. Quand la Révolution de février arriva, ma compagnie était en instance pour obtenir du ministre de la guerre la faveur d'être autorisée à porter le sac!!!

— Obtiendrions-nous le sac, capitaine ? demandait-on anxieusement à tout bout de champ, à cet officier qui, dans la vie privée, était pharmacien.

Alors le pharmacien prenait un air grave, levait les épaules pour indiquer que cette faveur d'obtenir le sac était tout un monde à soulever et répondait l'œil vague, comme s'il sondait l'avenir :

— Je l'espère !

Et celui qui avait obtenu cette bonne réponse allait raviver l'espérance des autres... tout en baissant la voix quand j'étais à portée d'entendre, car, au dire général, j'étais la honte de cette compagnie modèle... Jamais au pas dans le rang ! Toujours le fusil en bandoulière ! Cravate légère au lieu du carcan en crinoline ! Faux-col visible ! Mauvais factionnaire ! Portant le bonnet à poils sous le bras. Et si peu imbu du respect de la hiérarchie militaire, que toutes mes phrases au capitaine commençaient par : « Mon cher pharmacien ! » ce qui, je l'avoue, était lâche de ma part ; car ne prenant jamais des drogues chez lui, je le mettais dans l'impossibilité de se venger.

Si quelqu'un a maudit la Révolution de février, à coup sûr, c'est moi ; car la somme de mes condamnations à la salle des haricots allait atteindre le total qui me donnait *droit* à être déclaré indigne de servir plus longtemps dans cette milice bourgeoise dont la plus grande mission... toute de confiance, du reste, car Louis-Philippe avait souci de flatter la bourgeoisie... était d'empêcher d'entrer les chiens aux Tuileries.

Aussi comprendra-t-on ma fureur quand, à la veille d'un droit acquis, la Révolution vint *passer l'éponge sur le passé.* Du coup, elle me supprimait toutes mes condamnations ! C'était à recommencer !

A cette distribution de drapeaux d'avril 1848, ce qui me consola de prendre part, l'uniforme au dos, à la *fête de la Fraternité,* ce fut le désespoir de ma compagnie modèle d'avoir à recevoir dans ses rangs tous les *bisets* que le fusil distribué à la mairie faisait figurer dans la revue.... Avoir eu l'espoir d'obtenir le sac et être contraints d'accepter des bisets... des taches d'huile sur la soie !.... Combien le pharmacien dut souffrir quand, après avoir commandé : « Arme sur l'épaule droite ! » il entendit des voix qui lui criaient avec une familiarité d'à-propos, puisqu'on était à la fête de la Fraternité :

— Ah ! dis donc, l'enflé ! tu vas nous faire perdre nos cervelas !

Car, au-dessus des bonnets à poil de la cohorte sainte, se balançaient gracieusement des charcuteries diverses, enfilées dans les baïonnettes des bisets ; il me souvient d'un garçon boucher qui, tablier au ventre, était venu tenant un énorme chien en laisse et qui répétait au capitaine :

— Vous qui n'avez pas de fusil à trimballer, conduisez donc ma bête.... Pauvre animal ! il serait resté seul à la maison, je l'ai amené pour le distraire.

Et il n'était pas au bout de ses peines, l'infortuné pharmacien !

La compagnie était partie à six heures du matin du boulevard Poissonnière, son quartier. On nous avait fait descendre jusqu'à la Seine, puis remonter jusqu'à Bercy où nous avions pris la file qui suivait les boulevards. Il pleuvait assez fort, quand, après huit heures de marche, la compagnie repassa dans son quartier, sur son boulevard. Tous les bisets rentrèrent au logis pour remplacer leur fusil par un parapluie et revinrent prendre leur place dans les rangs. — Cette substitution fut, du reste, d'une importance médiocre, car, à notre arrivée devant le gouvernement provisoire, il était dix heures du soir. — Marrast était à bout de voix, Lamartine n'avait plus de souffle ; Ledru-Rollin était exténué.— Ce fut, je crois, Crémieux qui, au milieu de l'obscurité, prenant nos parapluies pour des baïonnettes, recommença pour nous le thème sur lequel s'étaient époumonnés ses collègues, en nous vantant cette grande démonstration armée de 400,000 hommes qui, disait-il, « dépassait toutes les fictions de l'Iliade. »

Enfin, nous eûmes notre drapeau.

L'hommo et la fenna que dussont gardâ la tchîvra.

Vaitsé z'ein iena que m'a étâ contâïe pè l'ami Melequiet, que l'est don bin vretâblia.

Lâi avâi on hommo qu'avâi onna fenna et onna tchîvra. Cllia cabra lâo baillîvè dè la couson la demeindze matin, kâ cé dzo quie la faillâi menâ ein tsamp, et ni l'hommo, ni la fenna ne sè tsaillessont dè lâi allâ. L'étiont adé à sè tsermailli po savâi quoui âodrâi férè brottâ cllia pourra béte. On deçando né, ein alleint drumi, faillâi savâi lo quin dâi dou dévetrâi allâ, et vu que nion n'étâi décidâ, convegniront que lo premi que derâi on mot lo leindéman matin dévessâi allâ preindrè la cabra, et s'eindormont coumeint dou benhirâo. La demeindze matin, sè reveillont prâo dè boun'hâora, et tsacon atteindâi que l'autro lâi diessè dè sè lévâ,